

# 1916-2016 : notre Grotte Notre-Dame de Lourdes à cent ans !

## Fruit de la terre et du travail des hommes

En 1909, au début de son pastorat à Vaux-lez-Rosières, l'Abbé Alfred Jacques découvre émerveillé une communauté paroissiale très soudée, animée d'une profonde ferveur à l'égard de la Vierge Marie.

Depuis un passé lointain, la Maman du Christ chemine main dans la main avec notre village de Haute-Sûre, maternelle et protectrice. Aux siècles des terreurs, des guerres et des épidémies, nos ancêtres ont vu maintes fois les portes de l'enfer s'ouvrir sous leurs pieds. Dites-moi, qui appelle-t-on lorsque la souffrance devient intolérable, quand la mort vous tient entre ses griffes ? ... On appelle sa maman !

C'est pourquoi, en 1648, des gens de Vaux sont partis d'ici, prier la Vierge du Bon Secours, à Foy-Notre-Dame près de Dinant. Leur quête n'a pas été vaine. Là, ils ont découvert un trésor inestimable, qui allait bouleverser le destin de notre village : la dévotion à la Sainte Vierge, qui apporte espoir et réconfort, qui vous rend fort et vous aide à combattre les pires démons, à vaincre toutes les épreuves. Les pèlerins ont ramené une humble statuette de Vierge à l'Enfant, autour de laquelle s'est construite une paroisse (en 1808), une commune (en 1906), à l'identité forte et confiante.

Dès son arrivée, l'Abbé Jacques est frappé par l'esprit particulier de ses nouvelles ouailles, un rien frondeur, solidaire et dynamique. En apparence, Vaux-lez-Rosières est semblable aux autres villages. C'est une localité importante, qui compte plus de 500 habitants. Ils sont agriculteurs, pour la plupart, mais également artisans et ouvriers : menuisiers, maçons, bûcherons, forgerons, commerçants, ... La religion rythme la vie quotidienne ; les fêtes jalonnent les saisons et la campagne jouit d'un bonheur tranquille.

Hélas, les démons de la guerre sont à nos portes. De grandes nations, arrogantes et brutales, entourent notre petit pays, neutre et pacifique. En août 1914, la cavalerie prussienne déferle sur nos régions, des jeunes soldats fanatiques, de véritables fauves animés d'une haine farouche et d'une phobie irraisonnée des francs-tireurs.

Le 10 août 1914, un jeune brancardier de Sibret est tué par méprise, accusé d'être un "frank-tireur". Ce même jour, au soir, le village voisin de Rosière-la-Grande est entièrement incendié, six civils fusillés, pour venger un officier blessé accidentellement. Le 13 août, Cobreville subit un sort semblable : un père de famille innocent est massacré, deux de ses fils blessés grièvement, le village est brûlé. Flammes et fumées plongent la population de Vaux-lez-Rosières dans la consternation. Au soir du 13 août, les habitants s'enfuient vers Bercheux ou cherchent refuge dans la forêt, puis rejoignent leurs foyers le lendemain, une fois le calme revenu, selon le conseil de l'Abbé Jacques et du bourgmestre Ferdinand Pierre.



Les jours suivants, commence un défilé ininterrompu de régiments d'infanterie allemands. Le jeudi 20 août, jour de la Saint-Bernard, Vaux-lez-Rosières se prépare pour sa kermesse annuelle, mais le cœur n'est guère à la fête. Le four du boulanger n'accueillera qu'une maigre fournée de tartes, apportées à cuire par les familles. Le lendemain 21 août, arrivent de nouveaux régiments d'artillerie et de cavalerie. Une grande bataille se prépare aux frontières !

Les soldats allemands sont fougueux, impatients de se lancer dans la bagarre. Pour tromper leur attente, ils s'amuse à tirer à la cible, sur des poules ou des chats. Horreur ! Une balle siffle soudain à l'oreille d'un officier. "Frank-tireur !". Les ordres fusent aussitôt ; les notables sont arrêtés, curé et bourgmestre en tête, destinés à être fusillés. Les casques à pointe se déploient, prêts à incendier ce village de dangereux terroristes !

Comme aux heures les plus noires du 17<sup>ème</sup> siècle et de la Guerre de Trente Ans, les portes de l'enfer viennent de s'ouvrir sous les pieds de Vaux-lez-Rosières. Mais dites-moi, qui appelle-t-on quand la mort vous tient entre ses griffes, quand le dernier espoir s'est enfui ? On appelle sa maman ! On appelle sa Maman du Ciel ! L'Abbé Arsène Jacques, animé d'une confiance aussi folle qu'absolue en la Vierge Marie, lui adresse aussitôt une prière déchirante et promet à Notre-Dame de Lourdes la construction d'un sanctuaire digne de Sa grandeur et de Sa bonté, si elle sauve Vaux-lez-Rosières.

Et l'impensable se produit ! Un orage violent éclate soudain au-dessus du village ; foudre et tonnerre se déchaînent sur la vallée dans un fracas d'Apocalypse; des trombes d'eau s'abattent sur les soldats et viennent noyer leurs ardeurs incendiaires. Quelques-uns, peut-être inspirés par le Ciel en furie, penauds et tremblants de peur, se précipitent auprès de leurs chefs. Ils avouent être coupables de ces tirs intempestifs à l'origine des balles perdues ! Et Dieu merci, les officiers, après une enquête sommaire, relâchent les condamnés. Vaux-lez-Rosières est sauvé ! Un arc-en-ciel se déploie à l'horizon pour célébrer le prodigieux miracle.

Dès le lendemain, les régiments, originaires de la Hesse, quittent notre village pour monter au combat, direction Neufchâteau, Ochamps et Maissin, où ils étrillent sauvagement l'armée française. Chez nous, nos villages voisins restent longtemps incrédules devant notre chance invraisemblable, puis sont émerveillés par l'intercession miraculeuse de la Vierge Marie, face à un péril mortel auquel nous n'avions pas la plus infime chance d'échapper...

Le village a pu compter sur un bourgmestre et un prêtre à l'intelligence, au sang-froid et au courage exceptionnels : Ferdinand Pierre et l'Abbé Alfred Jacques. Le miracle vient d'eux, de l'inspiration divine qui a dicté leurs actes. De plus, les régiments d'artillerie hessois, présents ce jour-là, proviennent d'une région catholique. Ses officiers respectent notre religion et ne molestent pas les curés. Rosières et Cobreville ont été ravagés par des cavaliers prussiens et saxons, de religion protestante, et qui vouent aux catholiques de chez nous un total manque de respect.

Fin 1914, la guerre s'installe dans la durée, avec son cortège de réquisitions, de vexations, et surtout de privations. L'Abbé Jacques et le bourgmestre Ferdinand Pierre organisent au mieux la vie quotidienne, portent secours aux personnes les plus faibles. En 1915, le Comité de Secours et d'Alimentation du Luxembourg engage des ouvriers mis au chômage par la guerre afin de reconstruire des maisonnettes aux personnes sinistrées de Rosières et Cobreville. Les gens de Vaux n'ont pas oublié leur engagement ; il leur tarde d'honorer leur promesse et de construire un monument en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

Une garnison allemande, puis une feld-gendarmerie, s'installent à Vaux-lez-Rosières. Les relations entre les occupants et la population, sans devenir cordiales, sont empreintes d'une certaine humanité. Très vite, les denrées alimentaires voient leur coût augmenter de manière exorbitante. Le prix des céréales, du beurre, de la viande, des pommes de terre, double, triple, décuple en quelques mois. L'argent afflue comme jamais chez les agriculteurs, surtout les plus importants, tandis que les ouvriers et autres petites gens de Vaux-lez-Rosières plongent dans une misère noire.

L'Abbé Alfred Jacques s'affaire à aider les uns et à inciter les autres au partage. En janvier 1916, la situation s'est améliorée, et il s'attelle enfin à mobiliser toutes les bonnes volontés afin d'honorer sa promesse et de construire un mémorial à la gloire de Notre-Dame de Lourdes, en gratitude de ses bienfaits.

Sans hésiter et d'un seul élan, la communauté de Vaux-lez-Rosières répond "présent" et le soutient dans son action. Pierre Kune cède de bon cœur un bout de terrain, rue du Wez, où sera érigé l'édifice. Dans un premier temps, l'Abbé Jacques propose la construction d'un oratoire, simple muret de pierres avec un renforcement où sera placée une statuette de Notre-Dame de Lourdes. Mais les dons et les propositions pleuvent sur le projet : chacun veut apporter son aide : qui ses bras, qui ses attelages de chevaux, qui des pierres, qui du sable, qui de l'argent, ...

L'Abbé contacte Robert Antoine, un maître-cimentier renommé de Bastogne et lui demande d'établir les plans d'une petite chapelle, dans laquelle sera représentée la grotte de Massabielle où l'Immaculée Conception apparut à Bernadette Soubirou. L'artiste se rend chez nous et prend très vite la mesure de l'extraordinaire engouement de la population, de sa capacité matérielle à mener à bien un projet d'envergure. Il dessine alors le plan d'une grotte de belle taille (16 mètres sur 8 ; 6 mètres de hauteur maximale), conçue avec des soubassements en pierres sur lesquels seront cimentées des parois et des cavités, qui imiteront l'agencement des rochers de Lourdes.

Les gens de Vaux-lez-Rosières sont enthousiastes ! Déjà, en 1842, la communauté de Vaux a construit elle-même et payé son église, car l'antique chapelle de 1688 menaçait ruine et ils risquaient de perdre leur statut de paroisse. Il leur tarde d'imiter leurs aïeux et d'ériger un bel édifice en gratitude à la Vierge Marie.

Pierre Kune donne la totalité de son terrain, soit 29,5 ares, auquel s'ajoutent deux petites parcelles cédées par Mlle Delphine Lemaire et Mr Xavier Remience-Jeangoût.

Le 24 mars 1916, les premiers coups de pioche sont donnés. De profondes fondations sont creusées ; la terre est déblayée en une procession ininterrompue de tombereaux attelés, de brouettes, dans un cliquetis d'outils et une débauche d'efforts généreux. Le 29 mai, la première pierre est posée, suivie de dizaines de milliers d'autres, tirées des carrières du Tombois et du Moulin de Rosières et amenées sur place par les attelages des gens de Vaux.

Il s'agit de larges pierres de schiste, comme celles qui servent à construire les maisons. Elles sont maçonnées à l'ancienne, avec un mortier constitué d'une terre au grain dur, tirée d'une sablière du lieu-dit "Brûlou", à laquelle est mélangée un peu de chaux. Durant tout l'été 1916, les travailleurs bénévoles s'affairent, sous la conduite du maître-cimentier Robert Antoine et, fin septembre, le premier étage en pierres est terminé. La construction a déjà belle allure. Il lui manque le cimentage qui imitera les rochers de Lourdes, ainsi que le deuxième étage, prévu en béton armé. Ces travaux doivent attendre, pour laisser se rasseoir les fondations et les murs fraîchement érigés. Et de toute façon, les Allemands accaparent le ciment nécessaire à ces ouvrages, ainsi que les grillages en fer sur lesquels sera coulé le béton.

Sans plus attendre, le 1er octobre 1916, la communauté paroissiale de Vaux-lez-Rosières inaugure sa Grotte de Notre-Dame de Lourdes. "La voix de l'amour divin triomphe loin des rugissements de la guerre infernale qui gronde là-bas !", titre l'Abbé Théophile Doucet, dans sa chronique au journal d'Arlon. Une magnifique procession, riche de 5000 participants venus des paroisses avoisinantes, s'étire dans les rues de Vaux, depuis l'église, en passant par les chapelles de Notre-Dame de Halle et de Notre-Dame du Bon Secours, jusqu'à la Grotte. La date est mémorable. Cette procession est reproduite chaque année à l'occasion de la Fête-Dieu au printemps ; la statue de la Vierge à l'Enfant est portée, suivie des bannières des confréries paroissiales. Le trajet est parsemé de fleurs et orné d'arches tressées et décorées.

En octobre et novembre 1916, de petits travaux de maçonnerie continuent, sous l'œil inquisiteur de l'occupant. Le 20 octobre, les Allemands confisquent les rares sacs de ciment que les



constructeurs ont pu acheter à prix d'or. Tout est stoppé. Les gens de Vaux décident alors d'aménager le terrain derrière la Grotte, cédé par Pierre Kune. L'idée d'installer un Chemin de Croix, comme à Lourdes, trotte dans la tête de l'Abbé Jacques. Un circuit est dessiné ; des sentiers sont tracés, pour reproduire la route du Christ vers le Golgotha. Quelques-uns prennent l'initiative de venir planter de jeunes arbres, qu'ils ont ramenés du Bois de Waffe : épicéas, hêtres, chênes, noisetiers, bouleaux. Ils sont très vite imités et chaque maison vient planter les siens. Des espèces plus "nobles" sont achetées à Bastogne : tilleuls, érables platanes, marronniers d'Inde, hêtres pourpres, ...

Le 11 novembre 1918, la Grande Guerre trouve enfin son épilogue. La paix revenue, le pays redémarre vaillamment et nos vaillants "Rawiyès" de Vaux-lez-Rosières entament la seconde phase de construction de la grotte. Des échafaudages sont dressés, des grillages sont fixés au-dessus des épais murs en schiste, le béton est coulé pour former la haute muraille et maçonner une loge pour la statue de Notre-Dame, ainsi qu'un petit balcon en hauteur pour les prêches du curé.

Deux grandes pilastres sont posées de part et d'autre au-devant des murs, où sont gravés les noms des combattants de 14-18. Des grilles sont installées et le sol est pavé. Un autel très original est construit. Il est constitué de pierres de quartz, typiques de la région, des pierres ramassées par les cultivateurs lors des travaux des champs. Les plus gros cailloux sont placés à la base ; les plus petits sont maçonnés au-dessus et servent d'écrin à une première croix et de support en flèche à une seconde croix dressée bien haut.

Cet autel constitue tout un symbole, avec ses pierres récoltées l'une après l'autre dans les labours et la glèbe. Sur cette œuvre d'art, fruit de la terre et du travail des hommes, sera célébrée l'eucharistie lors des messes en l'honneur de la Vierge Marie.

Dans les années 1920, les dons continuent à affluer ; la gratitude des gens de Vaux ne faiblit pas. Une belle statue de Notre-Dame de Lourdes est achetée aux établissements Hector Gérard de Namur, spécialisés en statuaire religieux, ainsi qu'une représentation de Sainte-Bernadette agenouillée.

Année après année, le cimentage s'achève. Une petite niche est maçonnée dans la façade gauche de la grotte, près de l'autel. Elle servira d'écrin à un reliquaire de belle facture, conçu et réalisé par Arthur Hubert, maître-marbrier de Saint-lez-Namur. Cet objet précieux a la forme d'un cœur et contient quelques petits morceaux de roches qui proviennent de la Grotte de Massabielle à Lourdes, là-même où la Sainte-Vierge a posé ses pieds lors de ses apparitions en 1858 !

La grotte a maintenant fière allure et les pèlerinages annuels à la Fête-Dieu accueillent de grandes foules. Reste à aménager le Chemin de Croix dans le terrain arboré. Certaines familles émettent le souhait de financer chacune une station. La firme Hector Gérard est sollicitée à nouveau et s'associe avec la fonderie Pierson de Vaucouleurs en France (département de la Meuse), laquelle, par ailleurs, a fourni la fière statue de Jeanne d'Arc érigée à Sibret en 1921.

L'une après l'autre, dans les années 1920, les 14 stations du Chemin de Croix sont installées en bonne place. Elles sont constituées de fonte de fer et posées sur des socles en pierres de quartz maçonnées, comme le magnifique autel de la grotte. Ces cailloux proviennent des terres de Vaux-lez-Rosières : de Bosserez, Fonson, Brûlou, Hollay, etc... Le nom de chaque famille donatrice est gravé sur le socle ainsi que le titre de chaque station.

Vers 1930, la Grotte Notre-Dame de Lourdes est enfin terminée. Elle représente la gratitude et la foi robuste de tout un village. C'est le symbole majeur identitaire de Vaux-lez-Rosières.

Les gens de Vaux sont très fiers de leur grotte ! En 1937, lorsqu'il fallut déplacer le vieux cimetière pour y construire la nouvelle église, ils décidèrent, tout naturellement, d'acquérir un terrain derrière le parc arboré du Chemin de Croix. Ainsi, la communauté de Vaux-lez-Rosières dort de son éternel repos, à l'ombre de sa Notre-Dame, de sa bienfaitrice, de sa Maman du Ciel qui l'a toujours protégée !

La boucle est bouclée ! Sans Notre-Dame de Foy, invoquée en 1648, sans Notre-Dame de Lourdes, invoquée en 1914, Vaux ne serait jamais devenu Vaux-lez-Rosières, et encore moins Vaux-sur-Sûre ...